



CÉAS de la Mayenne
Centre d'étude et d'action sociale

6 rue de la Providence
53000 Laval
Tél. 02 43 66 94 34
Fax : 02 43 02 98 70
Mél. ceas53@wanadoo.fr
Site Internet : www.ceas53.fr

CÉAS-point-com

Bulletin hebdomadaire à destination des adhérents

Vendredi 12 août 2011

N° 418

Gérontologie

Maladie(s) d'Alzheimer : des chercheurs questionnent le concept même

Le mensuel *Science & Vie*, dans son n° 1117 d'octobre 2010, ose ce titre provocateur qui pourra choquer professionnels du soin et aidants familiaux : « Et si la maladie d'Alzheimer n'existait pas ? » Cependant, poser la question n'est pas remettre en question la réalité des lésions cérébrales, ou les troubles cognitifs et comportementaux dont sont victimes des centaines de milliers de personnes en France. Cette question du diagnostic n'est sans doute pas anodine : comment progresser dans la recherche d'un traitement curatif si ce que l'on cherche à soigner se caractérise par des « contours flous » ou des « critères diagnostiques ambigus » ?



Peter Whitehouse

La position du neurologue américain Peter Whitehouse est minoritaire : selon lui, on ne sait pas bien aujourd'hui ce que recouvre ce concept de maladie d'Alzheimer. Dès lors, cette pathologie est souvent confondue avec les troubles du vieillissement cérébral. De là à s'interroger sur l'existence même d'une maladie d'Alzheimer spécifique, il n'y a qu'un pas...

Martial Van der Linden, professeur de psychopathologie et de neuropsychologie clinique à l'université de Liège, souligne que la maladie d'Alzheimer d'aujourd'hui, telle que les médecins la définissent, n'est pas la pathologie décrite par Aloïs Alzheimer en 1906... D'une part, contrairement à ce qui se passe maintenant, les troubles de la mémoire n'étaient pas au centre des premières descriptions d'il y a plus de cent ans ; d'autre part, les cas décrits par Aloïs Alzheimer (par exemple la célèbre Auguste D., 51 ans en 1906) correspondaient uniquement à des individus jeunes. De fait, actuellement, on considère que la maladie d'Alzheimer peut concerner aussi bien des personnes âgées de moins de 65 ans que des octogénaires...

Certes, des lésions cérébrales sont similaires dans les deux cas, ce qui explique que dans les années 1960, sous l'impulsion des scientifiques anglo-saxons, on a réuni les deux pathologies : la maladie d'Alzheimer présénile et la démence sénile. Désormais, on parle de maladie d'Alzheimer dans tous les cas, éventuellement en qualifiant la maladie comme étant à début précoce ou tardif.

Une démence sénile stigmatisante

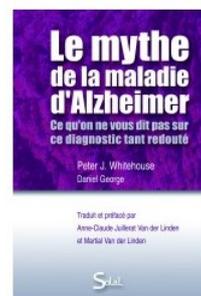
Ce tournant conceptuel peut s'expliquer par le « *concept apocalyptique de démence sénile* ». Selon Catherine Thomas-Anterion, neurologue et neuropsychologue au centre hospitalier de Saint-Étienne, cela a permis d'aboutir à ce que les personnes âgées démentes soient « *considérées comme des malades à part entière* ».

Cette extension du concept de maladie d'Alzheimer ne fait pas l'unanimité. Le tableau clinique de la maladie d'Alzheimer et de la démence sénile n'est pas du tout le même, estime Christian Derouesné, professeur émérite à l'université Paris-VI. Peter Whitehouse va jusqu'à remettre en cause l'existence même de la maladie, y compris dans ses formes précoces, dans la mesure où il est difficile, voire impossible, de distinguer le processus de celle-ci par rapport au vieillissement cérébral... De fait, comme l'écrit Marie-Catherine Mérat, auteure de l'article de *Science & Vie*, « *comme le reste du corps, le cerveau vieillit et peut donc présenter plusieurs pathologies associées* ». D'ailleurs, chacun convient que le diagnostic est difficile à établir et qu'on est face à de nombreuses erreurs de diagnostics – ce qui, malheureusement, ne change pas forcément grand-chose dans la vie au quotidien des malades et de leur entourage.

Toujours est-il que les définitions cliniques et neuropathologiques de la maladie se

heurtent à de nombreuses exceptions qui pourraient faire penser qu'il existe des formes atypiques de la maladie d'Alzheimer, ou alors qu'on aboutit à des confusions avec d'autres pathologies. Le problème, c'est que ces incertitudes se retrouvent nécessairement dans la recherche des causes, et se répercutent dans la recherche pharmaceutique. Une seule maladie, une seule cause ? Imagine-t-on aujourd'hui soigner tous les cancers de la même façon ?

Pour aller plus loin : Peter J. Whitehouse et Daniel George, *Le mythe de la maladie d'Alzheimer – Ce qu'on ne vous dit pas sur ce diagnostic tant redouté* (traduit et préfacé par Anne-Claude Juillerat Van der Linden et Martial Van der Linden). Marseille : éd. Solal, 2009.



Culture

La Planète des singes : à lire, à dévorer, mais à ne pas forcément aller regarder...

Dans les salles de cinéma, aux États-Unis, et aujourd'hui en France, *La Planète des singes : les origines*, de Rupert Wyatt, cartonne... La stratégie de communication fonctionne, mais on ne va pas au cinéma pour tester l'efficacité d'une bande-annonce, d'affiches ou d'un dossier de presse...

Le film peine à nous faire adhérer à son scénario. Il peine à nous tenir en haleine. Il peine à nous émouvoir. Il reste les prouesses technologiques, mais c'est peu pour marquer les esprits. Et pourtant, devant le succès commercial du film, on nous annonce déjà une suite.

Si c'est l'histoire de la prise du pouvoir par les singes qui nous intéresse, si nous voulons philosopher sur la place de l'homme dans l'Univers, ce n'est pas au cinéma qu'il faut aller, mais plutôt s'installer confortablement pour lire ou relire l'œuvre inspiratrice : *La Planète des singes*, le roman de science-fiction de l'écrivain français Pierre Boule (1912-1994), publié chez Julliard en 1963.

Un couple flâne dans l'espace... Tout à coup, il aperçoit un objet insolite et parvient à le capter. C'est une bouteille contenant un manuscrit. Il s'agit en fait du journal rédigé par le journaliste Ulysse Mérou, embarqué dans un vaisseau cosmique avec deux savants, en l'an 2500, pour explorer le système planétaire de l'étoile géante Bételgeuse, dans la constellation d'Orion.

Sur Soror, la planète où ils ont atterri, ce sont les singes qui incarnent la civilisation ; les hommes sont réduits à l'esclavage et servent de cobayes dans les laboratoires.

Cette histoire aurait pu être loufoque, mais sous la plume de Pierre Boule, tout prend progressivement une implacable réalité. On découvre grâce à des fouilles archéologiques qu'autrefois les hommes étaient les maîtres. Des expérimentations neurologiques fournissent la clé...

Ulysse Mérou, avec la complicité de chimpanzés, fuit Soror car il représente un danger pour la société simienne. Au bout de deux ans, il rejoint la Terre, mais plusieurs siècles s'y sont écoulés... Les singes y sont devenus les maîtres...



La Planète des singes...
aux origines, un roman.

Grand-guignolesque

Le réalisateur Rupert Wyatt exploite ce point final pour nous expliquer ce qui a bien pu se passer sur la Terre. Lui, il n'a pas besoin de recourir à des expériences neurologiques pour faire émerger une mémoire collective...

Plus simplement, nous sommes en 2011 (ce qui est en contradiction avec l'œuvre de Pierre Boule). À la recherche d'un médicament pour soigner la maladie d'Alzheimer, des chercheurs créent un produit qui va se révéler mortel pour l'espèce humaine, mais qui a pour effet d'accroître les capacités intellectuelles des singes... qui vont donc s'organiser, se révolter et, probablement, prendre la place laissée libre par les hommes.

On n'apprend rien sur la maladie d'Alzheimer (ne pas aller voir le film pour cela). On n'apprend pas grand-chose sur les singes. On peut quand même voir quelque intérêt dans les relations entre les protagonistes : le fils qui est chercheur et son père qui est malade d'Alzheimer ; ce même fils et le singe qu'il a adopté...

Mieux vaut encore revenir à Pierre Boule et à son roman de science-fiction... que l'éditeur présente à juste titre comme un « *conte philosophique passionnant* »...



« *Contrairement aux politiques, les scientifiques cherchent la contradiction et tout ce qui peut invalider leur hypothèse pour pouvoir recommencer et avancer. Quel bonheur de dégommer une théorie solide, à condition d'apporter de nouvelles propositions. À défaut, on ressasse les vieilles histoires en sachant pertinemment qu'elles sont fausses* ».

Pascal Picq, paléontologue au Collège de France,
cité dans : Anna Alter, « Odyssée de l'espèce – Il était une fois la femme », *Marianne* du 10 mars 2003.